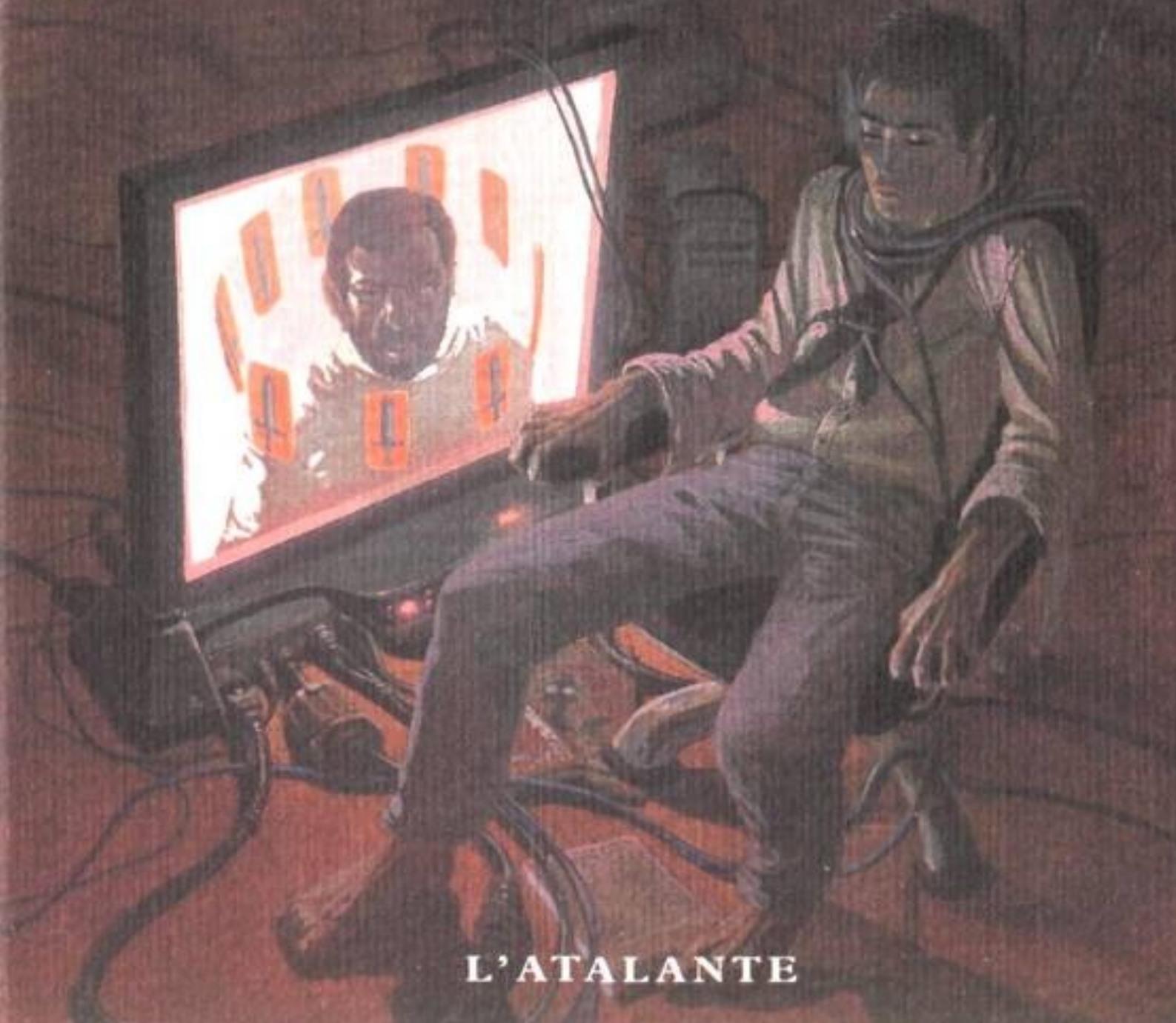


Orson Scott Card

PORTULANS DE L'IMAGINAIRE

# L'HOMME TRANSFORMÉ

Récits d'angoisse



L'ATALANTE

# **L'homme transformé**

## **Récits d'angoisse**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ARNAUD MOUSNIER-LOMPRÉ ET LUC CARISSIMO, 1999

Exercices respiratoires, Temps morts, Les Euménides dans les toilettes du quatrième et Quietus,  
traduites par Luc Carissimo, (Éditions Denoël, 1982)

Illustration de couverture : Gess

MAPS IN A MIRROR – THE CHANGED MAN, 1990

---

# Introduction

Je suis incapable de regarder un film d'horreur ou de suspense au cinéma. J'ai essayé, mais l'angoisse devient vite trop forte ; l'écran est trop grand, les personnages trop réels. Au bout d'un moment, je dois quitter mon fauteuil et rentrer chez moi : je n'en peux plus.

Et vous savez où je les regarde, finalement, ces films-là ? Chez moi, sur le câble. La petite lucarne est beaucoup plus rassurante, placée au milieu de mon environnement familial ; et quand ça devient trop insupportable, je peux toujours zapper sur une rediffusion de Dick van Dyke<sup>[1]</sup>, de *La Petite Maison dans la prairie* ou d'un navet absolu des années trente en attendant de me calmer et de revenir voir comment la situation a évolué.

Ça s'est passé comme ça pour *Alien* et *Terminator* : je ne les ai jamais vus d'un bout à l'autre. Je me rends bien compte qu'en réagissant ainsi je pervertis le dessein du réalisateur, qui est une narration linéaire ; mais, avec ma télécommande, regarder la télévision est devenu un art participatif : je puis désormais effectuer un redécoupage des films que je juge trop angoissants. Pour moi, *L'Arme fatale* est beaucoup plus agréable entrelardé d'extraits des *Nuits blanches d'Ibiza* et des *Animaux du monde*.

Ces remarques nous amènent à parler de l'instrument le plus puissant dont disposent les conteurs d'histoires : la peur. Et pas seulement la peur, mais l'angoisse. Des trois formes de la peur, l'angoisse est la première et la plus forte : c'est cette tension, cette attente qui naît quand on sait qu'il y a quelque chose à craindre mais qu'on n'a pas encore réussi à identifier l'objet de cette crainte ; c'est la peur qui naît quand on s'aperçoit soudain que son épouse devrait être rentrée depuis une heure, quand on entend un bruit bizarre dans la chambre du petit dernier, quand on se rend compte qu'une fenêtre qu'on est certain d'avoir fermée est à présent ouverte, que les rideaux bougent et qu'on est seul dans la maison.

La terreur, elle, n'intervient qu'à l'instant où l'on voit ce dont on a peur : l'intrus qui s'avance armé d'un poignard, les phares de la voiture qui remonte l'allée de la maison, les hommes du Ku Klux Klan qui sortent des buissons, l'un d'eux une corde à la main. C'est l'instant où tous les muscles du corps, hormis peut-être les sphincters, se crispent et se tétanisent, ou bien où l'on se met à hurler, ou encore où l'on s'enfuit. Il y a de la folie dans cet instant, une force paroxystique – mais c'est une force de déchaînement, pas de tension, et, de ce point de vue, la terreur, si éprouvante soit-elle, est préférable à l'inquiétude : enfin, on connaît au moins l'apparence de ce que l'on craint, on en connaît les limites, les dimensions. On sait à quoi s'attendre.

L'horreur est la plus faible des trois. Après que l'événement redouté s'est produit, on en contemple les restes, les vestiges, le cadavre affreusement mutilé ; les émotions vont du dégoût à la compassion envers la victime, et même la pitié se teinte de répulsion et de répugnance ; on en vient à rejeter la scène et à nier toute humanité au corps qu'on nous montre ; par la répétition, l'horreur perd sa capacité à émouvoir, déshumanise jusqu'à un certain point la victime et, par conséquent, le spectateur. Comme l'ont appris les *Sonderkommandos* des camps de la mort, quand on a déplacé un certain nombre de cadavres nus, on n'a plus envie de pleurer ni de vomir : on fait le boulot, un point c'est tout. On a cessé de les considérer comme des individus.

C'est pourquoi je m'attriste de voir que tant d'auteurs contemporains d'histoires d'épouvante s'intéressent presque exclusivement à l'horreur et délaissent l'inquiétude. Les films *gore* ne prennent

plus la peine d'inspirer au spectateur de la sympathie pour les personnages, ce qui est pourtant la clé pour le plonger dans l'inquiétude. Les scènes de terreur ne sont plus terrifiantes grâce à l'empathie que l'on ressent pour la victime, mais fascinantes parce que le public a envie de voir quelle méthode inventive de massacre le scénariste et le réalisateur ont mise au point. Oh, la victime transformée en chiche-kebab ! Ah, génial, le monstre qui fait jaillir les yeux du type de l'intérieur !

Obsédés par le désir de filmer l'infilmable, les réalisateurs d'horreur montrent l'innommable à un kilomètre et déshumanisent dans le même temps leur public en faisant de la souffrance humaine un « divertissement » soumis à une escalade obscène. C'est déjà grave, mais, à mon grand regret, trop d'écrivains de terreur font de même ; ils n'ont pas retenu la vraie leçon du succès de Stephen King : ce ne sont pas les passages *gore* qui font l'efficacité de ses livres, c'est la sympathie qu'il inspire au lecteur pour ses personnages avant le déclenchement des épisodes d'horreur, et ses meilleures œuvres sont celles où, comme dans *Dead Zone* et *Le Fléau*, l'horreur est relativement réduite. Ces récits baignent plutôt dans une inquiétude qui mène aux instants cathartiques de terreur et de souffrance, et plus important, la douleur que vivent les personnages a un sens.

C'est tout l'art de l'angoisse : faire si bien percevoir un personnage qu'on en vient à redouter ce qu'il redoute et pour les mêmes motifs que lui. Le lecteur ne reste pas extérieur à lui, à le regarder faire recouvrir d'une bave sanglante ou à contempler ses blessures béantes : il est aspiré à l'intérieur où il tremble à l'avance de ce qui va se produire ou de ce qui risque de se passer. N'importe qui peut débiter un cadavre en morceaux dans un roman ; seul un écrivain peut inspirer au lecteur le désir que le personnage survive.

Donc je n'écris pas d'histoires d'horreur. C'est vrai, il arrive à mes personnages des événements désagréables, voire terribles, mais je ne vous les montre pas en Technicolor. Je n'en ai pas besoin et vous n'en ai pas envie parce ce que, pris par l'angoisse, vous imaginerez bien pire que tout ce que je pourrais inventer.

O. S. C.

---

## L'homme transformé et le roi des mots<sup>[2]</sup>

Il était une fois un homme qui aimait son fils plus que la vie.

Il était une fois un enfant qui aimait son père plus que la mort.

Ce sont deux histoires différentes, à vrai dire, mais je ne peux pas vous raconter l'une sans vous raconter l'autre.

L'homme était le docteur Alvin Bevis, l'enfant son fils Joseph, et la seule femme qu'ils aimèrent l'un et l'autre était Connie qui, en 1977, épousa Alvin dans l'espoir et l'allégresse, en 1978 donna jour à Joe à l'orée de la mort et les adora tous deux en conséquence. Ils formaient une famille où régnait l'affection : il était donc presque certain que le malheur les frapperait.

Après Joe, Connie ne put avoir aucun autre enfant. Même lui, elle n'aurait pas dû l'avoir. Son médecin la traita de folle lorsqu'elle refusa d'avorter au quatrième mois, au moment où les problèmes apparurent. « Il sera attardé ; vous allez mourir en couches. » À quoi elle répondit : « J'aurai un enfant ou je ne pourrai pas croire que j'ai vécu. » Au septième mois, on lui enleva Joe du ventre, en même temps que l'utérus et le reste. Comme il était petit et chétif, le médecin dit à Connie de s'attendre qu'il soit mentalement déficient et physiquement mal coordonné. Connie hocha la tête sans l'écouter. Elle avait de la chance : Joe était vivant, et elle songea, s'adressant en silence à toutes celles qui s'apitoyaient sur son sort : Je suis plus femme que vous toutes au ventre sec qui devez encore surveiller les phases de la Lune.

Ni Alvin ni Connie ne crurent un instant que Joe serait retardé et, de fait, il fut bientôt évident qu'il ne l'était pas : il marcha à huit mois, il parla à douze, il connaissait son alphabet à dix-huit et, à trois ans, il était capable de lire des textes de CE 1. Il était curieux, exigeant, indépendant, désobéissant, excessivement beau, avec sa tignasse cuivre et son visage lisse et translucide comme un bassin d'eau glacée.

Insatiable, il ingurgitait les connaissances et ses parents avaient parfois du mal à lui fournir les aliments nécessaires. Ce sera un grand homme, se murmuraient-ils durant les conversations secrètes de la nuit ; ils en étaient fiers mais ils étaient aussi inquiets de savoir que, par hasard ou selon le grand dessein des choses, son éducation et sa sécurité leur avaient été confiées.

De toutes les lectures que les Bevis proposèrent à leur fils au cours de ses premières années d'existence, ce furent les contes qui captèrent son attention, et ce jusqu'à l'obsession. Il se présentait avec un livre en exigeant que Connie ou Alvin le lui lise ; s'il ne s'agissait pas d'un recueil de contes, il courait en chercher un autre, et ainsi jusqu'à satisfaction ; alors il restait sans bouger, ligoté par la chaîne de l'intrigue, muet jusqu'à la fin. Et c'était sans cesse des « Il était une fois », des « Autrefois il y avait » et des « Un jour, le roi fit une proclamation », au point qu'Alvin et Connie finirent par connaître presque par cœur tous les recueils d'histoires de la maison. Les contes de fées avaient sa préférence mais, le temps passant, il élargit ses goûts aux films, aux romans contemporains et même à l'Histoire.

Le problème, toutefois, ne vint pas de sa soif de contes ; le conflit naquit parce qu'il devait absolument mettre ces histoires en scène. Il se levait un matin et annonçait que maman était Maman Ours, papa Papa Ours et lui-même Bébé Ours ; quand il était en colère, il était Boucle d'Or et



sauvait ; d'autres jours, papa était Rumpelstiltskin, maman la fille du meunier et Joe le Roi ; Joe était Hansel, maman Gretel et papa la méchante sorcière.

---

« Et pourquoi ne serais-je pas le père de Hansel et Gretel ? » demanda Alvin. Il lui déplaisait de jouer la méchante sorcière – ne croyez pas qu'il en tirait des conclusions, non : ce qui l'agaçait, disait-il, c'était que son fils décide constamment de ses dialogues et de ses activités de la journée. D'une heure à l'autre, Alvin ignorait quel rôle il allait jouer dans sa propre maison.

Les semaines passant, son agacement modéré se mua en franche irritation ; si c'était une crise que traversait Joe, il aurait sûrement dû en sortir depuis le temps qu'elle durait ! Alvin proposa finalement d'emmener le petit chez un psychologue pour enfants. Le praticien déclara que c'était une crise.

« Est-ce que ça veut dire qu'il la surmontera tôt ou tard, demanda Alvin, ou bien que vous ne savez pas ce qui se passe ? »

— Les deux, répondit le psychologue, tout guilleret. Vous devez apprendre à supporter cette situation. »

Mais Alvin n'avait pas envie de la supporter ; il voulait que son fils l'appelle papa. Il était son père, après tout ! Pourquoi devait-il se plier aux exigences de son fils, tout surdoué qu'il soit, accepter de jouer des rôles ridicules quand il rentrait chez lui ? Alvin fit acte d'autorité : il refusa de répondre à un autre nom que celui de papa. Après quelques petites colères et de nombreuses tentatives pour le circonvenir, Joe finit par renoncer à faire entrer son père dans ses mises en scène ; d'ailleurs, autant qu'Alvin pût s'en rendre compte, Joe cessa complètement de jouer ses histoires.

Il se trompait, naturellement : Joe continuait avec Connie, mais il attendait simplement qu'Alvin soit parti découper des brins d'ADN pour les réassembler de façon créative. C'est ainsi qu'il apprit à dissimuler des choses à son père. Il ne mentait pas : il se réservait pour son heure, certain que, s'il trouvait d'assez bonnes histoires, papa jouerait à nouveau.

Ainsi, quand papa était à la maison, Joe ne mettait pas ses contes en scène ; ils s'amusaient ensemble à des jeux de chiffres et de lettres, étudiaient l'espagnol élémentaire en tant qu'introduction au latin, faisaient tourner des programmes simples sur l'Atari, faisaient les diables en riant aux éclats jusqu'à ce que maman demande aux garçons de se calmer avant que le toit ne leur tombe sur la tête. C'est ça, être un père, se disait Alvin. Je suis un bon père. Et c'était vrai. C'était vrai même si, d'un temps à autre, Joe demandait d'un ton plein d'espoir à sa mère : « Tu crois que papa voudra bien jouer dans cette histoire-ci ? »

— Papa n'aime pas la comédie. Il aime bien lire tes histoires mais pas les jouer. »

En 1983, Joe eut cinq ans et entra à l'école ; cette même année, le Dr Bevis créa une bactérie qui se nourrissait de précipitations acides et les neutralisait. En 1987, Joe quitta l'école parce qu'il en savait plus que ses instituteurs ; au même moment, le Dr Bevis commença de toucher des redevances sur la culture commerciale de sa bactérie pour le nettoyage des plans d'eau trop acides. L'université songea soudain avec effroi qu'il risquait de prendre sa retraite pour vivre de ses droits, si bien que son nom ne serait plus associé à l'établissement ; on lui fournit donc un laboratoire, vingt assistants, dix secrétaires et un auxiliaire administratif, et de ce jour Bevis eut pratiquement tout loisir d'occuper son temps comme il lui chantait.

Ce qui lui chantait, c'était de veiller à ce que les recherches se poursuivent avec le soin et la méthode convenables et dans les directions qu'il souhaitait ; après quoi il rentrait chez lui et se faisait professeur particulier de l'université très privée de son fils.

Ce fut une période idyllique pour Alvin.

Ce fut l'enfer pour Joe.

Il adorait son père, attention : Joe s'amusait à apprendre et ils passèrent des moments merveilleux à lire l'*Éloge de la folie* dans le texte original, à refaire des expériences célèbres, puis à en inventer d'autres – bref, à se livrer à des activités trop nombreuses pour toutes les mentionner. Qu'il suffise de dire qu'Alvin n'avait jamais eu d'étudiant de licence aussi vif à saisir les idées nouvelles, si ardent en concevoir d'autres, plus neuves encore. Comment Alvin aurait-il pu se douter que Joe mourrait d'inanition sous ses yeux ?

Car, quand papa était à la maison, Joe et maman ne pouvaient pas jouer.

Avant qu'Alvin ne l'enlève de l'école, Joe lisait des livres avec sa mère : toute la journée, chaque jour, elle, elle dévorait *Jane Eyre* tandis que Joe en faisait autant à l'école, en cachant le livre derrière un manuel d'apprentissage de la lecture. Homère, Chaucer, Shakespeare, Twain, Mitchell, Galsworthy, Elswyth Thane. Et puis, pendant ces précieuses heures entre la fin des cours et l'arrivée d'Alvin de son travail, ils devenaient Ashley et Scarlett, Tibby et Julian, Huck et Jim, Walter et Griselde, Ulysse et Circé. Joe ne distribuait plus les rôles comme quand il était petit : ils savaient l'un et l'autre quel livre ils étaient en train de lire et ils se plongeaient dans le milieu décrit. Chacun devait deviner, à partir du comportement de l'autre, quel rôle il avait choisi ce jour-là ; instant sublime que celui où Connie risquait à prononcer le nom de celui qu'incarnait Joe, où Joe appelait sa mère par le sien ! De toutes les années où ils jouèrent, pas une fois ils ne choisirent le même personnage et pas une fois ils n'échouèrent à découvrir quel rôle l'autre assumait.

Désormais Alvin restait à la maison, et le jeu était fini : plus de moments volés, passés à lire pendant l'école. Papa n'aimait pas les histoires ; l'Histoire, oui ; les mensonges et l'affectation, non. Ainsi, alors qu'Alvin croyait la joie enfin née, pour Joe et Connie elle était morte.

Leur vie s'emplit d'allusions, de phrases tirées de livres, échangées mine de rien, de jeux de rôles subtils où ils ne s'autorisaient même pas à prononcer le nom de l'autre. Ils jouaient si parfaitement comédie qu'Alvin ne se rendit jamais compte de rien ; de temps à autre, seulement, il subodorait quelque chose qu'il ne comprenait pas.

« Qu'est-ce que c'est que ce temps, pour un mois de janvier ? » fit un jour Alvin en regardant tomber une lourde averse par la fenêtre.

« Du beau temps », répondit Joe, puis, songeant au *Conte du marchand* de Chaucer, il sourit à sa mère. « En mai nous grimpons aux arbres.

— Quoi ? demanda Alvin. Quel rapport ?

— J'aime bien grimper aux arbres, c'est tout.

— Cela dépend, dit Connie, si le soleil t'éblouit. »

Quand sa mère quitta la pièce, Joe posa une question anodine sur la téléologie et Alvin oubliant l'échange précédent.

Du moins, il essaya de l'oublier. Il n'était pas stupide : Joe et Connie avaient beau être très subtils, Alvin s'apercevait peu à peu qu'il ne parlait plus la langue de son propre logis, et il était assez lettré pour saisir au vol une ou deux références : « transformer en pourceaux », « la baleine blanche », « Qu'on lui coupe la tête », des remarques qui ne cadraient pas tout à fait dans la conversation, des phrases qui sonnaient bizarrement. Et plus il prenait conscience du langage intime de sa femme et de son fils, plus il se sentait isolé ; les leçons qu'il donnait à Joe ne lui parurent plus passionnantes mais creuses, comme si tous deux jouaient un rôle, comme s'ils participaient à une histoire, celle du père professeur aimant et du fils-élève brillant et appliqué. Ç'avait été la période la plus heureuse de la vie.

d'Alvin, bien plus belle que la vie qu'il créait au laboratoire, mais il y croyait, alors ; à présent, n'était plus que de la comédie. La vraie vie de son fils était ailleurs.

---

Autrefois, je n'aimais pas jouer les rôles qu'il m'assignait, se dit Alvin. Apprécie-t-il celui que lui ai donné ?

« Nous sommes arrivés au terme de ce que je peux t'apprendre, déclara un jour Alvin au petit déjeuner, dans tous les domaines sauf en biologie, naturellement. Je continuerai donc à guider tes études en biologie, et, pour le reste, je compte engager des étudiants de licence dans diverses disciplines ; une matière par jour. »

Le regard de Joe devint distant. « Tu ne seras plus mon professeur ?

— Je ne peux pas t'enseigner ce que je ne sais pas », répondit Alvin, et il retourna au labo, où, avec une cruauté délicate, il disséqua une dizaine de cellules et les transforma en ce qu'elles n'étaient pas que cela leur plût ou non.

À la maison, Joe et Connie échangèrent un regard perplexe. Joe avait treize ans ; il grandissait et montrait de plus en plus mal à l'aise et réservé devant sa mère. Depuis trois ans, ils ne partageaient plus d'histoires ; tant que papa était là, ils avaient joué aux prisonniers qui se transmettent des messages au nez et à la barbe du gardien ; mais il n'y avait plus de gardien et, sans nécessité de secret, il n'y eut plus de messages. Joe se mit à sortir, à lire ou à jouer avec obsession à l'ordinateur ; et les nouvelles portes se verrouillèrent chez les Bevis, davantage qu'il n'y en avait jamais eu.

Joe faisait des cauchemars à la fois terrifiants et doux, toujours les mêmes, à répétition ; le décor était différent mais l'histoire restait semblable. Il se voyait sur un bateau, et le plat-bord se mettait à s'émietter dès qu'il le touchait ; il voulait prévenir ses parents mais ils ne l'écoutaient pas, ils penchaient par-dessus bord, le bastingage s'effondrait sous eux et ils tombaient à la mer, où ils se noyaient. Il se voyait empêtré dans une toile, ligoté comme la proie d'une araignée mais l'araignée ne venait pas, ne venait jamais le dévorer, elle le laissait se dessécher, incapable de se libérer malgré ses cris et ses efforts. Comment expliquer ces rêves à ses parents ? Il pensait à Joseph qui, dans la Genèse, discourait trop sur les songes ; il songeait à Cassandra, à Jocaste qui avait voulu tuer son enfant par crainte des oracles. Je suis prisonnier d'une histoire, se dit-il, dont je ne peux pas m'échapper. Chaque rebondissement est une chute, et chaque chute m'arrache à moi-même. Si je ne peux pas devenir l'un des personnages des histoires, qui suis-je ?

La vie se poursuivait assez normalement, néanmoins : petit-déjeuner, déjeuner, dîner ; sommeil, éveil, sommeil ; travailler, gagner de l'argent, dépenser, acheter ; utiliser, casser, réparer. Tous les cycles de l'existence ordinaire s'accomplissaient malgré l'ombre des termes inévitables. Un jour, Alvin et son fils se rendirent dans une librairie, le Griffon, qui possédait la collection complète des classiques Penguin ; Alvin regardait les titres à la recherche d'un ouvrage utile quand il remarqua que Joe n'était plus auprès de lui.

Son fils, avec son mètre quatre-vingt-douze élancé, se tenait au milieu de la boutique, penché sur le comptoir, plongé dans une concentration avide. Une terrible nostalgie saisit Alvin : il était si beau et pourtant, au cours de ses treize années de vie, Alvin l'avait perdu. Aujourd'hui, il approchait de l'âge adulte et très bientôt il serait trop tard. Quand a-t-il cessé d'être à moi ? se demanda Alvin. Quand est-il devenu si exclusivement le fils de sa mère ? Pourquoi faut-il qu'il soit aussi beau qu'elle tout en ayant l'esprit si brillant ? C'est Apollon, se dit-il.

Et, en cet instant, il sut ce qu'il avait perdu. En appelant son fils Apollon, il s'était révélé ce qu'



avait pris à son fils : le lien entre les histoires que son enfant jouait et la connaissance de son identité. Le lien était si réel qu'il en était presque tangible, et pourtant Alvin était incapable de le décrire par des mots, incapable de supporter cette révélation, et donc... et donc...

Il était certain d'avoir mis le doigt sur la vérité, et voilà qu'elle s'évanouissait. Sans mots, mémoire ne pouvait pas la retenir, et il avait perdu la compréhension alors même qu'elle lui venait. J'avais tout compris et j'ai déjà tout oublié. Furieux contre lui-même, Joe s'approcha de son fils et s'aperçut qu'il ne faisait rien d'intelligent : un jeu de tarot était étalé devant lui. Il se tirait les cartes.

« Dis-moi la bonne aventure », fit Alvin. Il croyait faire une plaisanterie mais la colère perçait tout dans sa voix. Joe leva vers lui un regard empreint de honte et Alvin se sentit vaciller intérieurement. Rien qu'en te parlant je te fais mal. Il aurait voulu s'excuser mais il n'avait pas de stratégie pour ce cas de figure, aussi s'efforça-t-il de soutenir sa première plaisanterie par une seconde : « Tu découvres les secrets de l'univers ? »

Avec un pâle sourire, Joe ramassa rapidement les cartes et les remit à leur place.

« Non, dit Alvin, non, ça t'intéressait ; ne les range pas.

— Ce ne sont que des bêtises », répondit Joe.

Tu mens, songea Alvin.

« Le sens des prédictions est tellement vaste qu'on peut y trouver ce qu'on veut. » Et Joe éclata d'un rire sans joie.

« Ç'avait pourtant l'air de te passionner.

— Je me demandais comment programmer un ordinateur pour ce jeu. Je me demandais si je pouvais écrire un programme qui le rendrait logique ; pas seulement un choix aléatoire de cartes, mais un système qui le ferait réagir à la véritable personnalité de quelqu'un, qui lui permettrait d'aller au-delà de...

— Oui ?

— Non, rien.

— D'aller au-delà de...

— Des histoires que nous nous racontons ; de tous les mensonges auxquels nous croyons sur nous-mêmes, sur notre véritable identité. »

Il y avait quelque chose de faux dans ce que venait de dire Joe, Alvin le sentait, quelque chose d'incorrect. Et, comme dans le monde d'Alvin rien ne pouvait rester longtemps sans explication, il aboutit à la conclusion que le petit paraissait mal à l'aise parce que son père l'avait rendu honteux par sa curiosité. Et j'ai honte de t'avoir rendu honteux, se dit Alvin. Alors, je vais te l'acheter, ce jeu de cartes.

« Je t'achète les cartes et le bouquin que tu feuilletais.

— Non, papa, fit Joe.

— Mais si, mais si ; pourquoi pas ? Amuse-toi avec l'ordinateur, vois si tu peux faire quelque chose avec ces fadaïses. Tiens, tu arriveras peut-être à en tirer de bons graphiques et tu toucheras un pactole en vendant ton programme. » Et Alvin éclata de rire. Joe l'imita. Même le rire de Joe était un mensonge.

Voici ce qu'Alvin ignorait : Joe n'avait pas honte. Il avait peur, tout simplement ; car il avait tiré les cartes comme l'indiquait le manuel mais les explications ne lui avaient pas été nécessaires, ni l'

noms des cartes. Il avait tout de suite su les noms et les figures. C'était Créon qui tenait l'épée et la balance ; Ophélie, nue, enguirlandée de verdure, entourée d'un homme, d'un faucon, d'un taureau, d'un lion, Ophélie qui dansait dans sa folie. J'étais autrefois l'enfant de la sixième coupe à la fleur étoilée et qui la donnait à ma mère-enfant quand les présents étaient possibles entre nous. Les cartes n'étaient pas des dés, c'étaient des noms et elles s'étalaient en histoires à mesure qu'il les tirait du jeu et les plaçait selon une disposition qui racontait dans une grande mesure, il le savait, l'histoire de sa vie. Tous les noms qu'il avait portés se retrouvaient dans ces cartes, et toutes les formes du passé et de l'avenir y résidaient, attendant qu'on les distribue. C'était ce qui l'effrayait. Il était privé de contact depuis si longtemps, sa propre histoire du père, de la mère et du fils était désormais si fragile qu'il lui raccrochait éperdument à n'importe quoi. Papa se moquait mais Joe déchiffrait le récit des cartes et ne croyait. Je ne veux pas les rapporter à la maison. C'est me placer moi-même entre mes propres mains, emballé dans une poche de soie. « S'il te plaît, non », dit-il à son père.

Mais Alvin, qui ne s'en laissait pas conter, les acheta quand même pour faire plaisir à son fils.

Joe n'osa pas s'approcher des cartes de toute une journée. Il les avait tenues en main une fois inutile de jouer à nouveau avec ses craintes. C'était irrationnel, se disait-il ; ce jeu répondait à une simple envie de voir les souhaits se réaliser. En elles-mêmes, les cartes ne veulent rien dire. Je n'ai rien à redouter d'elles ; je peux les toucher, je n'en apprendrai pas la plus mince vérité. Et pourtant, tout son cartésianisme, toute sa certitude que les cartes n'avaient pas de sens n'étaient, il le savait bien, que des mensonges qu'il se répétait pour se persuader d'essayer le jeu à nouveau, sérieusement cette fois.

« Pourquoi as-tu rapporté ça à la maison ? » demanda maman dans la pièce voisine d'un ton méprisant.

Papa ne répondit pas. Son silence apprit à Joe qu'il ne désirait pas fournir d'explication qu'une tierce personne puisse surprendre.

« C'est complètement idiot, reprit maman. Je te prenais pour un scientifique, pour un esprit sceptique ; je pensais que tu ne croyais pas à ce genre de trucs.

— C'était pour rire, c'est tout, répondit papa, qui mentait. J'ai acheté ces cartes pour que Joe puisse bricoler avec sur l'ordinateur. Il envisage d'écrire un programme tel que les cartes réagiraient à la personnalité des utilisateurs ; il a bien le droit de s'amuser de temps en temps, ce petit. »

Et dans le salon où le petit ordinateur trônait, muet, sur son étagère, Joe s'efforça de ne pas penser à Ulysse qui venait de tourner le dos aux huit coupes de vin et avançait le long du bassin de l'Océan. Quarante-huit kilo-octets et deux petites disquettes : c'est trop peu pour ce que je veux faire, se dit Joe. Je ne vais d'ailleurs pas le faire, bien sûr ; mais avec l'ordinateur du bureau de papa, en haut, avec son disque dur et l'interface qu'il faut, j'aurai peut-être assez de temps et de mémoire pour toutes les opérations. Bien sûr, je ne vais pas le faire. Je n'ai pas envie de le faire. Je n'ose pas le faire.

À deux heures du matin il sortit de son lit, incapable de dormir, descendit l'escalier et se mit à programmer les dessins du jeu de tarot à l'écran ; mais, à chaque image, il apporta des modifications car il savait que, malgré tout son talent, l'artiste avait commis des erreurs : il n'avait pas compris que le Valet de Coupe était un bouffon au phallus géant d'où s'écoulait la mer ; il ignorait que la Reine d'Épée était une statue et son trône un ange qui gémissait de souffrance sous le fardeau de pierre qu'il supportait ; l'enfant de la Porte des Dix Étoiles se faisait dévorer par les chiens du vieillard ; l'homme pendu la tête en bas, les jambes croisées et le visage serein, ne portait pas d'auréole ; et la Reine de Pentacle venait de donner naissance à une étoile sanglante dont le père n'était pas ce pauvre cocu.

Et à mesure que lui venaient les images et leurs histoires, il commença d'entendre les échos de toutes les autres histoires qu'il avait lues. Cassandre, la Reine d'Épée, jetait ses mots tranchants, et les gens les chassaient comme des mouches, alors qu'il leur suffisait de les attraper et de s'en servir pour ne pas affronter l'avenir désarmés ; l'espace d'un instant, dans les bonnes conditions, Ulysse attaché au mât était le Pendu ; Macbeth pouvait apparaître sous les traits du Valet de Coupe éternellement confiant, ou se faire broyer sous l'ambitieuse Reine de Pentacle, la Reine de Denier si elle le croisait. Les cartes détenaient des histoires de pouvoir, des histoires de souffrance dans les fils invisibles qui les reliaient entre elles ; invisibles, oui, mais Joe les savait là, et il devait exécuter les images correctement, rédiger le programme comme il fallait afin d'évoquer des histoires véridiques quand on consulterait les cartes.

Toute la nuit il s'échina sur chaque image jusqu'à ce qu'elle soit parfaite, et il n'avait fait que commencer le travail quand il s'assoupit enfin. Ses parents s'inquiétèrent de le trouver là au matin mais ils n'eurent pas le cœur de le réveiller. Quand il émergea du sommeil, il était seul dans sa maison, et il se remit aussitôt à la tâche, traça les figures à l'écran, les stocka dans la mémoire de l'ordinateur ; sa propre mémoire n'avait besoin d'aucune aide pour se les rappeler toutes car elle connaissait leur nom et leurs histoires, et il commençait à découvrir qu'elles changeaient de nom suivant les cartes avec lesquelles elles étaient associées.

Le soir venu, il avait fini de dessiner, et il avait aussi achevé un petit programme de donne aléatoire. Les images étaient exactes ; les noms étaient exacts ; mais quand l'ordinateur étala les cartes devant lui – celle-ci, c'est toi, celle-ci te couvre, celle-ci te croise -, le résultat ne voulait rien dire. L'ordinateur était incapable de ce que les mains savaient faire : comprendre les cartes et les choisir inconsciemment. Ce n'était pas un programme de donne aléatoire qu'il fallait, car en réalité les cartes n'étaient pas battues au hasard.

« Je peux me servir de ton ordinateur ? demanda Joe.

— Celui avec le disque dur ? » Papa n'avait pas l'air enchanté. « Je ne tiens pas à ce que tu t'ouvres : je n'ai pas envie de devoir encore sortir dix mille dollars cette semaine s'il y a une panne. Derrière sa réponse s'embusquait une inquiétude : Cette affaire de tarots est allée assez loin ; je regrette de t'avoir acheté ces cartes et je ne veux pas que tu touches à l'ordinateur, surtout si ça doit renforcer ton obsession.

« J'ai juste besoin d'une interface, papa. De toute manière, tu n'utilises pas le port parallèle, et je le remettrai en place après.

— L'Atari et le disque dur ne sont même pas compatibles.

— Je sais », dit Joe.

Mais, en fin compte, toute discussion n'était guère possible : Joe s'y connaissait mieux en informatique qu'Alvin, et ils savaient l'un comme l'autre que ce que Joe démontait, Joe était capable de le remonter. Il passa des jours à bricoler le matériel et à réviser le programme, et pendant tout ce temps il ne fit rien d'autre ; au début, il essaya de se distraire : au dîner, il parla à maman des livres qu'ils devraient lire, au dîner il entretint papa de Newton et d'Einstein jusqu'au moment où Alvin l'appela qu'il était biologiste, pas physicien. Nul n'était dupe de ces tentatives pour rompre l'obsession. Le programme des tarots l'attirait irrésistiblement après chaque repas, après chaque interruption, au point qu'il finit par refuser de descendre manger et ne prêta plus aucune attention aux visites qu'on lui faisait.

« Il faut que tu manges. Tu ne vas pas te laisser mourir de faim pour ce programme idiot ! » lui dit maman.

Joe ne répondit pas. Elle posa un sandwich près de lui et il en avala quelques bouchées.

« Joe, ç'a assez duré. Ressaisis-toi », dit papa.

Joe ne leva pas les yeux. « Je vais très bien », répondit-il sans cesser de travailler.

Le sixième jour, Alvin se planta entre lui et l'écran. « Cette comédie doit cesser, fit-il. Tu te conduis comme un gosse avec de gros problèmes, et le traitement le plus évident consiste à débrancher l'ordinateur, ce que je vais faire si tu n'arrêtes pas tout de suite de trimer sur ce programme ridicule. Nous nous efforçons de te laisser libre, Joe, mais quand tu te fais du mal, et nous aussi, il faut...

— Pas de problème, coupa Joe. J'ai presque entièrement fini, de toute façon. »

Il se leva, alla se mettre au lit et dormit quatorze heures d'affilée.

Alvin en fut soulagé. « J'ai bien cru qu'il était en train de perdre la boule. »

Connie, elle, se rongea plus que jamais. « Que va-t-il se passer si son programme ne marche pas ? »

— Et comment veux-tu qu'il marche ? À quoi pourrait-il servir ? Une petite pièce et je vous dis bonne aventure ?

— Mais tu n'as donc pas écouté Joe ?

— Il ne lâche plus un mot depuis des jours.

— Il croit à ce qu'il fait ; il est persuadé que son programme va lui révéler la vérité. »

Alvin éclata de rire. « Il avait peut-être raison, ton docteur Machin, là : Joe a peut-être subi des lésions cérébrales pendant ta grossesse ! »

Connie lui jeta un regard horrifié. « Mon Dieu, Alvin ! »

— Je plaisantais, voyons !

— Ce n'est pas drôle ! »

Sans se concerter, à différentes heures de la nuit, chacun se leva pour aller voir Joe pendant qu'il dormait.

Qui es-tu ? se demanda Connie. Comment vas-tu réagir si ton projet échoue ? Comment vas-tu réagir s'il réussit ?

Alvin, lui, se contenta de hocher la tête. Il refusait de s'inquiéter : c'étaient les diverses phases et étapes de la vie ; les enfants traversent des crises de folie en grandissant.

Fais le dingue à treize ans si tu dois en passer par là, Joe ; tu reviendras bien assez tôt à la réalité. Tu es mon fils et je sais que tu préféreras la réalité, au bout du compte.

Le lendemain soir, Joe insista pour que son père l'aide à tester son programme. « Ça ne marche pas avec moi, répondit Alvin. Je n'y crois pas. C'est comme les guérisons miraculeuses et la vitamine C pour se protéger des rhumes : ça ne marche jamais sur les sceptiques. »

Connie se faisait toute petite près du réfrigérateur. Alvin remarqua sa façon de se tenir à l'écart de la conversation.

« Tu as essayé ? » lui demanda-t-il.

Elle acquiesça de la tête.

---

« Maman l'a fait quatre fois, dit Joe d'un ton grave.

— L'ordinateur n'a pas trouvé la bonne réponse du premier coup ? » demanda papa. C'était une plaisanterie.

« Il est tombé juste à chaque coup », répliqua Joe.

Alvin se tourna vers Connie. Elle soutint d'abord son regard, puis détourna les yeux avec une expression... quoi ? Craintive ? Honteuse ? Gênée ? Alvin n'en savait rien mais il sentit que quelque chose de pénible s'était produit pendant qu'il était au travail. « À ton avis, je dois m'y prêter ? » demanda-t-il à son épouse.

— Non, souffla Connie.

— S'il te plaît, fit Joe. J'ai besoin de ton aide pour tester le programme : je dois connaître les habitudes des utilisateurs pour savoir s'il se trompe ou non.

— Tu parles d'une diseuse de bonne aventure ! se moqua Alvin. Normalement, tu dois être capable de lire l'avenir de parfaits inconnus.

— Je ne lis pas l'avenir, répondit Joe : le programme dit la vérité, c'est tout.

— Ah, la vérité ! fit Alvin. La vérité sur quoi ?

— Sur ce que tu es réellement.

— Pourquoi ? Je suis déguisé ?

— Il révèle tes noms, ton histoire. Demande à maman si ce n'est pas vrai.

— Joe, dit Alvin, je veux bien me prêter à ton petit jeu mais n'espère pas que j'y voie la vérité. Je ferais n'importe quoi pour toi, Joe, sauf mentir.

— Je sais.

— C'est bien clair ?

— Très clair. »

Alvin prit place devant le clavier ; de la cuisine vint un gémissement semblable à celui que produit de fond de la gorge un chien apeuré. C'était Connie, et elle était terrifiée. Quelle qu'en soit la cause, sa peur était contagieuse : Alvin sentit un frisson inquiet le parcourir et il se moqua de lui-même de laisser ainsi impressionner. Il avait tout son bon sens et son angoisse était ridicule ; il n'allait pas laisser déborder par son propre fils !

« Que dois-je faire ?

— Taper des informations au clavier.

— Quel genre d'informations ?

— Ce qui te passe par la tête.

— Des mots ? Des chiffres ? Comment veux-tu que je sache ce qu'il me faut écrire si tu ne me dis rien ?

— Peu importe. Tape simplement ce que tu as envie de taper. »

Je n'ai pas envie de taper quoi que ce soit, se dit Alvin. Je n'ai aucune envie de me prêter à ces idioties. Mais impossible de sortir cela à Joe ; il devait jouer son rôle de père patient et donner

chance à cette absurdité. Il commença par écrire des chiffres et des mots comme ils lui venaient, mais au bout de quelques instants le hasard et les associations libres n'eurent plus de part dans ses choix : n'était pas dans sa nature de laisser le hasard le guider. Il se mit à taper les longues séquences de code génétique de ses derniers sujets bactériens, des bouts de noms, des fragments de données numériques en progressant selon l'ordre interne de l'ADN. En même temps, il savait qu'il dupait son fils, que Joe attendait quelque chose de personnel. Mais, songea-t-il, qu'est-ce qui peut être plus personnel que ce que je crée ?

« Ça suffit ? » demanda-t-il.

Joe haussa les épaules. « Tu penses que ça suffit ?

— Alors, j'aurais pu taper cinq mots et tu aurais été satisfait ?

— Si tu penses avoir fini, tu as fini, répondit Joe tranquillement.

— Oh, quel talent ! s'exclama Alvin. Jusqu'aux formules toutes faites !

— Bon, tu as fini ?

— Oui. »

Joe lança le programme, puis il se laissa aller contre le dossier de son siège et attendit le résultat. Il sentit l'impatience de son père et s'aperçut qu'il savourait le délai, le vrombissement et les cliquetis du disque dur. Enfin les cartes commencèrent à se dessiner sur l'écran. Celle-ci, c'est toi, celle-ci te couvre, celle-ci te croise ; celle-ci est au-dessus de toi, en dessous, devant, derrière toi ; tes fondations, ta maison, ta mort et ton nom. Joe guettait l'apparition de ce qu'il avait déjà vu, de ce qui était devenu de façon si prévisible, les histoires qui avaient déferlé sur lui quand, une dizaine de fois déjà, il avait tiré les cartes pour sa mère et lui-même. Mais non : il n'y avait pas d'histoires, parce que les cartes étaient toutes la même, répétée sur l'écran. Partout le Roi d'Épée.

Joe les observa et comprit aussitôt : papa avait menti. Papa avait consciemment contrôlé son entrée de données, il l'avait ordonnée d'une façon qui disait aux cartes qu'elles étaient contraintes. Le programme n'avait pas échoué : papa refusait qu'on lise en lui, rien d'autre. Le Roi d'Épée, en son pouvoir, représentait le pouvoir, comme tous les autres rois. Le Roi de Pentacle figurait le pouvoir de l'argent, la puissance de la prébende ; le Roi de Bâton, le pouvoir de la vie, la capacité à renouveler ; celui de la Coupe, le pouvoir de la négation, de l'oblitération, la force du meurtre et du sommeil ; et le Roi d'Épée incarnait le pouvoir des mots auxquels on croyait. Les Épées pouvaient dire « Je te tuerai », être crues et donc obéies ; les Épées pouvaient déclarer « Je t'aime », être crues et donc adorées. Les Épées pouvaient mentir. Et tout ce que son père lui avait donné n'était que mensonge. Ce qu'Alvin ignorait, c'est que même le choix du mensonge exprime la vérité.

« Edmund », fit Joe. Edmund était l'immonde menteur du *Roi Lear*.

« Comment ? fit papa.

— Nous sommes seulement ce que la nature fait de nous, et rien de plus.

— Tu as lu ça dans les cartes ? »

Joe posa sur son père un regard sans expression.

« C'est la même carte partout, dit Alvin.

— Je sais, répondit Joe.

— Et qu'est-ce que c'est censé représenter ?

— Une perte de temps », fit Joe, puis il se leva et sortit.



Alvin resta devant le clavier à contempler les petites cartes de tarot disposées sur l'écran ; soudain l'image se modifia : une mince ligne entoura chaque carte à son tour et l'image s'agrandit au point de presque remplir l'écran. Le Roi d'Épée, toujours, la pointe de son épée sortant de sa bouche et les mains crispées sur son entrejambe. Ce n'était sûrement pas ce qui était dessiné dans le jeu de Wait se dit Alvin.

Connie se tenait dans l'encadrement de la porte de la cuisine, appuyée au réfrigérateur. « Et c'est tout ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ? Il y a autre chose normalement ? fit Alvin.

— Seigneur ! souffla-t-elle.

— Que s'est-il passé pour toi ?

— Rien », répondit-elle en sortant calmement de la pièce. Alvin l'entendit monter les escaliers quatre à quatre et il se demanda comment une situation pouvait déraiper à ce point.

Alvin n'arrivait pas à savoir que penser du projet de son fils. Le concept était ridicule, il ne voulait rien avoir à faire dans sa réalisation et il regrettait d'avoir acheté les cartes. Des jours durant, il resta au laboratoire jusque tard dans la nuit et s'y précipitait de nouveau le lendemain matin sans même prendre le petit-déjeuner avec les siens ; puis, épuisé par le manque de sommeil, il se levait tard, descendait à la cuisine et feignait toute la journée que tout était normal. Ces jours-là, il discutait avec Joe de ses dernières lectures ou de ses propres expériences de génétique ; parfois même, quand sa bonne humeur artificielle s'était maintenue assez longtemps pour paraître crédible, il parlait avec Joe de son programme de tarots, puis il lui proposait de le recommander, de lui obtenir de meilleurs ordinateurs, de le conseiller sur des stratégies de développement et de publication. Par la suite, Alvin regrettait toujours d'avoir aidé Joe parce que la direction qu'avait prise son fils n'était que le triste gaspillage d'un esprit surdoué. Et Joe n'en aimait pas son père davantage.

Pourtant, le temps passant, Alvin se rendit compte que certains prenaient Joe au sérieux : un groupe de psychologues fit passer des batteries de tests à des centaines de sujets qui avaient eux aussi entré des données aléatoires dans le programme de tarots. Quand Joe interprétait les tirages de ces gens, la corrélation était statistiquement significative. Pour sa part, Joe rejetait ces résultats sous prétexte que les tests psychologiques constituaient sans doute eux-mêmes des systèmes de mesure invalides ; il accordait plus d'importance aux mois de travail dans diverses cliniques passés à lire les tarots pour des gens que les spécialistes connaissaient intimement. Les psychologues participant, même les plus sceptiques, devaient admettre que Joe apprenait sur les patients des détails qu'il ne pouvait pas connaître, et la plupart disaient tout haut non seulement qu'il confirmait en grande partie ce dont ils étaient déjà au courant mais qu'il leur fournissait en outre de brillants aperçus sur les zones d'ombre.

« J'ai l'impression d'entrer tout d'un coup dans l'esprit de mes malades, déclara l'un d'eux à Alvin.

— Mon fils est très intelligent, Dr Fryer, et je lui souhaite de réussir, mais toutes ces fadaises ne sont sûrement pas autre chose que des coups de chance. »

Le docteur Fryer sourit et but une gorgée de vin. « Joe m'a dit que vous ne vous étiez jamais soumis au test. »

Alvin faillit protester ; pourtant, c'était vrai : il ne s'y était jamais soumis, même s'il avait suivi

les directives point par point. « Je l'ai vu appliquer, dit Alvin.

— Vraiment ? Avez-vous vu les résultats de quelqu'un que vous connaissez bien ? »

Alvin secoua la tête puis sourit. « J'ai songé que, si je n'y croyais pas, ça ne marcherait pas auto de moi.

— Il ne s'agit pas de magie.

— Il ne s'agit pas de science non plus, rétorqua Alvin.

— Vous avez raison : il ne s'agit pas du tout de science, mais ce n'est pas faux pour autant.

— Ou c'est scientifique ou ça ne l'est pas.

— Qu'il est clairement ordonné, le monde où vous vivez ! fit le docteur Fryer. Pour vous, toutes les limites sont nettement définies. Nous avons organisé des tests en double aveugle sur ce programme, Dr Bevis. Sans le savoir, Joe a analysé des données obtenues du même patient à des dates et dans des conditions différentes ; pour certains échantillons, on a même fourni des instructions précises au sujet, si bien que les réponses ne devaient rien au hasard. Savez-vous ce qui s'est passé ?

Alvin le savait mais ne dit rien.

« Non seulement les tirages du programme étaient-ils sensiblement les mêmes pour toutes les données libres du patient, mais le logiciel a aussi détecté les pseudo-réponses – et sans difficulté. Ensuite, il s'est avéré que ces réponses fictives donnaient un résultat cohérent pour la femme qui écrivait les tests utilisés pour les données non aléatoires. Même quand le programme n'aurait pas dû marcher, il a marché.

— Très impressionnant, fit Alvin en prenant un ton aussi peu impressionné que possible.

— Vous pouvez le dire !

— Mais j'en suis moins sûr que vous. D'accord, les cartes sont cohérentes ; cependant, comment être certain qu'elles veulent dire quelque chose ou que ce qu'elles veulent dire est vrai ?

— N'avez-vous jamais songé que c'est peut-être votre fils qui fait qu'elles disent la vérité ? »

Alvin se mit à tapoter la nappe avec sa cuiller, produisant un rythme étouffé.

« Le logiciel de votre fils objective les données aléatoires, mais seul votre fils est capable de les décrypter ; pour moi, cela revient à dire que c'est grâce à son esprit que sa méthode marche, pas grâce au programme. Si nous arrivions à comprendre ce qui se passe dans la tête de votre fils, Dr Bevis, sa méthode serait une science. En attendant, c'est un art ; mais, art ou science, elle révèle la vérité.

— Pardonnez ce qui pourrait paraître un affront envers votre profession, répondit Alvin, mais comment fichtre savez-vous que ce qu'elle raconte est vrai ? »

Le Dr Fryer sourit en inclinant la tête. « C'est simple : je ne puis concevoir qu'elle se trompe. Nous ne pouvons passer les interprétations de Joe au banc d'essai comme nous l'avons fait pour son logiciel. J'ai bien cherché des tests objectifs à lui appliquer, par exemple vérifier que ses déclarations correspondent à mes notes, mais mes notes ne veulent rien dire parce que je ne comprends pas mes patients tant que votre fils ne leur a pas tiré les cartes. Avant de rejeter mon avis comme purement subjectif, songez, je vous prie, Dr Bevis, que j'ai tout motif de craindre et de combattre le travail de votre fils : il anéantit tout ce en quoi je croyais, il sape l'œuvre de toute ma vie. Et Joe est comme vous : lui non plus ne considère pas la psychologie comme une science. Pardonnez ce qui pourrait paraître un affront envers votre fils, mais il a le caractère troublé, froid, et ce n'est pas un plaisir de travailler avec lui. Je ne l'aime pas beaucoup. Alors pourquoi le croirais-je ?

— C'est vous que ça regarde, non ?

— Au contraire, Dr Bevis. Tous ceux qui ont vu Joe à l'œuvre sont convaincus – sauf vous. Du coup, il me semble évident que vous êtes le premier concerné. »

Le Dr Fryer avait tort : tout le monde n'était pas convaincu.

« Non, dit Connie.

— Quoi, non ? » demanda Alvin. C'était l'heure du petit-déjeuner. Joe n'était pas encore descendu et Alvin et Connie n'avaient pas échangé un mot à part « Voici les œufs » et « Merci ».

Du bout de sa fourchette, Connie traçait des chemins dans le jaune répandu dans son assiette. « Ne demande à pas à Joe de te tirer encore les cartes.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Le Dr Fryer t'a encouragé à le croire, n'est-ce pas ? » Elle posa sa fourchette.

« Mais je n'ai pas cru le Dr Fryer. »

Connie se leva de table et se mit à faire la vaisselle en entrechoquant les assiettes pour faire le plus de bruit possible. Plus rien n'était normal. Connie était furieuse ; il y avait un lave-vaisselle mais elle nettoyait tout à la main. Tout était bouleversé. Alvin tenta de comprendre d'où venait l'angoisse qu'il ressentait.

« Tu vas demander à Joe de te tirer les cartes, dit Connie, justement parce que tu ne crois pas le Dr Fryer. Tu exiges toujours de tout vérifier toi-même : si tu crois, tu dois remettre ta croyance en cause ; si tu doutes, tu doutes de ton propre refus de croire. Je n'ai pas raison ?

— Non. » Si.

« Cette fois, je te dis d'avoir foi en tes doutes. Il n'y a aucune vérité dans ces tarots du diable ! »

Depuis le temps qu'ils étaient mariés, Alvin n'avait pas souvenir d'avoir jamais entendu Connie employer cette expression ; et, à sa façon de l'accentuer, elle y mettait tous les sous-entendus théologiques.

« Enfin, reprit-elle pour combler le silence, comment peut-on prendre ça au sérieux ? La carte qui s'appelle la Force – une femme qui referme la gueule d'un lion –, d'accord, je veux bien ; mais ensuite elle invente une histoire du diable, selon laquelle le lion voulait son enfant et qu'elle le lui a donné à manger. » Elle tourna un regard effrayé vers Alvin. « C'est révoltant, non ?

— Il a dit ça ?

— Et le Démon qui oblige les amants à rester ensemble : ce serait le premier-né et il aurait enchaîné Adam et Ève l'un à l'autre. C'est pour ça que Jocaste et Laios ont voulu tuer Œdipe : parce qu'ils se détestaient et que le bébé les forçait à rester ensemble ; mais ils n'ont pas pu se séparer à cause de la honte que leur inspirait ce qu'ils avaient fait à un enfant innocent ; du coup, ils ont raconté à qui voulait l'entendre une histoire ridicule d'oracle et de prophétie.

— Il lit trop. »

Connie se mit à trembler. « S'il te tire les cartes, j'ai peur de ce qui se passera.

— S'il me sort ce genre d'idioties, Connie, je me retiendrai de lui répondre ; nous ne nous battrons pas, je te le promets. »

Elle lui toucha la poitrine. Non pas la chemise, mais la poitrine ; on aurait dit que ses doigts

traversaient le tissu. « Je n'ai pas peur que vous vous battiez, dit-elle. Je crains que tu ne le croies.

— Et pourquoi le croirais-je ?

— Nous ne vivons pas dans la Maison-Dieu, Alvin !

— Bien sûr que non.

— Je ne suis pas Jocaste, Alvin !

— Bien sûr que non.

— Ne le crois pas. Ne crois rien de ce qu'il te dira.

— Connie, ne te mets pas dans des états pareils. » Et encore une fois : « Pourquoi le croirais-je ? »

Elle secoua la tête et sortit. L'eau coulait toujours dans l'évier. Elle n'avait pas dit un mot mais sa réponse résonnait dans la cuisine comme si elle l'avait prononcée. « Parce c'est la vérité. »

Pendant des heures, Alvin essaya de s'y retrouver : Œdipe et Jocaste, Adam, Ève et le Diable, la mère qui donne son enfant à manger au lion. Comme l'avait dit le Dr Fryer, ce ne sont pas les cartes qui sont le programme, c'est Joe, Joe et les histoires qu'il abrite dans sa tête. Y en avait-il une qu'il n'ait pas lue ? Tous les contes que l'homme a pu se raconter, toutes ses visions, Joe le connaissait, et il y accordait foi. Joe était le dépositaire de tous les mensonges du monde, et voici qu'il les régurgitait et on le croyait, tout le monde le croyait.

Alvin avait beau chercher à traiter l'affaire avec tout le mépris qu'elle méritait, une évidence lui revenait sans cesse : le programme de Joe avait décelé qu'il mentait, qu'il jouait la comédie, qu'il ne disait pas la vérité. Si sa méthode est capable de réussir un test négatif, je ne mérite plus le titre de scientifique si je la décrète inefficace avant de l'avoir soumise au test positif.

Ce soir-là, comme Joe regardait la série *M.A.S.H.* à la télévision, Alvin entra dans le salon pour lui parler. Il était toujours saisi de voir son fils assis devant des émissions de télévision normales, surtout des vieilles de l'époque de la jeunesse d'Alvin. Un garçon qui avait lu *Ulysse* de James Joyce, qui avait compris le sens sans s'être plongé dans le moindre ouvrage d'exégèse, et qui s'esclaffait devant le petit écran !

Ce n'est qu'après avoir pris place à côté de lui et l'avoir observé un moment qu'Alvin se rend compte que Joe ne riait pas aux gags soulignés par des rires préenregistrés ; ce n'étaient pas les gags qui le faisaient rire, c'était Hawkeye.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Alvin.

— Hawkeye, répondit Joe.

— Il est sérieux, pourtant.

— Je sais, mais il est convaincu d'avoir raison et tout le monde le croit. Tu ne trouves pas ça drôle ? »

Franchement, non. « Je veux essayer encore une fois, Joe. »

Malgré le coq-à-l'âne, Joe comprit aussitôt, comme s'il attendait cette déclaration de son père ; ils montèrent en voiture et Alvin les conduisit à l'université, où la section informatique mit un ordinateur terminaux en couleur à leur disposition. Cette fois, Alvin se laissa aller à écrire au hasard, sans réfléchir le moins du monde à ses choix, en évitant toute signification consciente. Quand il en eut assez, il regarda Joe, qui haussa les épaules ; il tapa encore quelques groupes de lettres et pu

annonça : « Terminé ! »

Joe entra une commande qui ordonnait à l'ordinateur d'analyser les données, puis le père et le fils s'assirent côte à côte pour voir l'expérience se développer.

Après une attente interminable durant laquelle ni l'un ni l'autre ne pipa mot, l'image d'une carte apparut à l'écran.

« Celle-ci, c'est toi », fit Joe. C'était le Roi d'Épée.

« Qu'est-ce qu'elle signifie ? demanda Alvin.

— Pas grand-chose, en soi.

— Pourquoi l'épée lui sort-elle de la bouche ?

— Parce qu'il tue par les mots de sa bouche. »

Alvin hocha la tête.

« Et pourquoi se tient-il l'entrejambe ?

— Je l'ignore.

— Je pensais que tu le savais.

— Je l'ignore tant que je n'ai pas vu les autres cartes. »

Joe enfonça la touche de retour, et une nouvelle carte recouvrit presque entièrement la première. Une mince ligne courut tout autour, et elle emplit soudain tout l'écran. C'était le Jugement, un ange soufflant dans une trompette pour réveiller les morts, lesquels, gris de corruption, se dressaient dans leurs tombes. « Celle-ci te couvre, dit Joe.

— Que veut-elle dire ?

— C'est ainsi que tu passes ta vie : à juger les morts.

— Comme Dieu ? Je me prends pour Dieu, c'est ça ?

— C'est ce que tu fais, papa : tu juges tout ; tu es un scientifique. Je ne suis pas responsable de ce que disent les lames.

— J'étudie la vie.

— Tu découpes la vie en petits bouts, puis tu rends ton jugement – mais seulement quand elle est réduite en miettes comme la chair des morts. »

Alvin tenta de déceler de la colère ou du ressentiment dans la voix de son fils mais celui-ci resta calme et prosaïque, l'image même du médecin au chevet de son malade – ou de l'historien qui expose la simple vérité.

Joe enfonça la touche, et une autre carte apparut sur le petit écran, encore une fois au-dessus des deux premières mais horizontalement. « Celle-ci te croise », dit-il ; une ligne bleue entourait la lame qui s'agrandit. C'était le Diable.

« Qu'est-ce que ça signifie, qui me croise ?

— C'est ton adversaire, ton obstacle ; le fils de Laios et de Jocaste. »

Alvin se souvint que son épouse avait parlé de Jocaste. « Ça se rapproche de ce que tu as dit à Connie, non ? » demanda-t-il.

Joe le regarda, impassible. « Que veux-tu que j'en sache après trois cartes seulement ? »

Alvin lui fit signe de poursuivre. « Celle-ci te couronne. » Le deux de Bâton, un homme qui tient le monde dans ses mains, le regard perdu au loin, deux baliveaux poussant du parapet de pierre près de lui. « La couronne représente qui tu penses être, l'histoire que tu te racontes sur toi-même : celui qui donne la vie, le dieu de la Genèse, le prince dont le baiser éveille la Belle au bois dormant et Blanche-Neige. »

Une carte glissée dessous. « Celle-ci est en dessous de toi ; c'est ce que tu redoutes le plus de devenir. » Un homme étendu par terre, percé de dix épées en rang. Il ne saignait pas.

« Je n'ai jamais passé de nuit blanche à trembler qu'on me plante des épées dans le corps. »

Joe posa sur lui un regard serein. « Mais, papa, je te l'ai dit : les épées représentent très souvent les mots. Ce que tu crains, c'est de mourir de la main des conteurs d'histoires ; d'après les cartes, j'aurais été du genre à faire exécuter le messager porteur de mauvaises nouvelles. »

D'après les cartes ou d'après toi ? Mais Alvin contint son irritation et se tut.

Une lame à droite. « Celle-ci est derrière toi ; c'est ton passé. » Un homme dans un bateau piqué de dix épées, en train de remonter le courant à l'aide d'une gaffe, une femme et un enfant assis, courbés devant lui. « Hansel et Gretel envoyés sur la mer à bord d'un bateau qui prend l'eau.

— On ne dirait pas des frère et sœur, observa Alvin ; on dirait plutôt une femme et son enfant.

— Ah ! » fit Joe. Une carte à gauche. « Celle-ci est devant toi, elle indique ce vers quoi tu sais que ton chemin te mène. » Un sarcophage de pierre avec un chevalier sculpté sur le couvercle, un oiseau posé sur sa tête.

La mort, songea Alvin. Une prédiction sans risque – et pourtant très risquée : les cartes elles-mêmes semblaient malveillantes ; elles montraient toutes des situations qui hurlaient de douleur ou de terreur. C'était ça, le truc, se dit Alvin : qu'elles signifient quelque chose ou non, des images impressionnantes paraîtront toujours importantes ; grosses de sens comme une femme enceinte, elles peuvent les faire accoucher de ce qu'on veut.

« Ce n'est pas la mort », dit Joe.

Alvin tressaillit de voir ses réflexions interrompues par une remarque qui touchait aussi juste.

« C'est un monument posthume, avec tes paroles gravées dessus et au-dessus. Homère l'aveugle, Jésus, Mahomet ; tu veux qu'on considère tes paroles comme de saintes écritures. »

Et, pour la première fois, Alvin ressentit un véritable effroi devant ce qu'il avait découvert son futur. Pourtant, son avenir ne le terrifiait pas. Ne s'était-il pas défendu d'espérer alors qu'il en avait tellement envie ? Non, ce qui l'effrayait, c'était de s'entendre penser en lui-même : Oui, oui, c'est la vérité. Non ! Je refuse de me laisser pousser à croire par de basses flatteries. Mais derrière toutes les lignes de doute qu'il interposait entre les cartes et lui-même, il croyait ; Joe pouvait dire ce qu'il voulait, il le croirait, et c'est pour cela qu'il refusait de croire, non par manque de foi mais parce qu'il avait peur. C'était peut-être pour cela qu'il doutait depuis le début.

Ensuite, l'ordinateur plaça une carte dans l'angle inférieur droit. « Celle-ci, c'est ta maison. » Il s'agissait de la Maison-Dieu, fracassée par un éclair et d'où tombaient un homme et une femme entourés de larmes de feu.

Une carte juste au-dessus. « Celle-ci te répond. » Un homme sous un arbre, près d'un ruisseau, une main sortie d'un petit nuage lui tendant une coupe. « Élie près du ruisseau, avec le corbeau qui le nourrit. »

Et encore au-dessus, un homme qui s'éloigne d'un empilement de huit coupes, avec un bâton et un



manteau de voyage. Le bâton est une baguette sur laquelle poussent des feuilles, et les coupes sont disposées de telle façon qu'on voit l'espace qu'occupait une neuvième. « Celle-ci te sauve. »

Et puis, tout en haut de l'alignement de quatre cartes, la Mort. « Celle-ci achève l'ensemble. » Un évêque, une femme et un enfant agenouillés devant la Mort à cheval. La bête piétine le cadavre d'un homme qui fut roi ; près de l'homme gît sa couronne et une épée d'or. Au loin, un navire coule dans un fleuve tumultueux ; le soleil se lève entre des piliers à l'est. Et la Mort tient à la main une baguette feuillue avec une gerbe de blé attachée au sommet. Une bannière de vie flotte au-dessus du cadavre du roi. « Celle-ci achève l'ensemble », répéta Joe d'un ton définitif.

Alvin resta les yeux fixés sur les cartes en attendant l'explication de Joe. Mais Joe n'expliqua rien ; il contempla un moment le moniteur, puis se leva brusquement. « Merci, papa, dit-il. Tout est clair maintenant.

— Pour toi, c'est clair, le reprit Alvin.

— Oui. Merci beaucoup de ne pas avoir menti cette fois. »

Et il s'apprêta à sortir.

« Hé, une minute ! Tu ne m'expliques pas ce que tu as vu ?

— Non, répondit Joe.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne me croirais pas. »

Il était hors de question qu'Alvin avoue, et surtout pas à lui-même, qu'il croyait déjà. « J'aimerais quand même savoir ; je suis curieux ; je n'ai pas le droit d'être curieux ? »

Joe scruta le visage de son père. « J'ai tout expliqué à maman, et depuis elle est incapable de m'en parler sur un ton naturel. »

Ainsi, ce n'était pas un tour de l'imagination d'Alvin ; le logiciel de tarot avait enfoncé un coin entre Connie et Joe. Il ne s'était pas trompé.

« Je te parlerai sur un ton naturel une ou deux fois par jour, promis, fit Alvin.

— C'est bien ce que je crains, répondit Joe.

— Fiston, le docteur Fryer m'a dit que les histoires que tu racontes, la façon dont tu assembles les éléments se rapprochent plus de la vérité sur les gens que tout ce qu'il a jamais entendu. Même si tu n'y crois pas, n'ai-je pas le droit d'entendre la vérité ?

— J'ignore si c'est la vérité – et même si la vérité existe.

— Si, elle existe. Ce que sont les choses, c'est ça, la vérité.

— Mais comment sont les choses, dans le cas des gens ? Qu'est-ce qui me pousse à ressentir ce que je ressens ou à faire cela ? Les hormones ? Mes parents ? Mes schémas sociaux ? Toutes les causes et les buts de nos actes ne sont que des histoires que nous racontons à nous-mêmes, des fables auxquelles nous croyons ou ne croyons pas et qui changent tout le temps ; et pourtant, nous continuons à vivre, nous continuons à agir, et tous nos actes ont des causes quelconques. Les schémas s'intègrent tous dans un réseau qui relie chacun à tout le monde ; et chaque nouvel individu modifie le réseau, y ajoute, le transforme, transforme les liens, le métamorphose complètement. C'est ça que je découvre avec ce programme comment chacun croit s'intégrer au réseau.

— Ce n'est pas plutôt comment chacun s'y intègre réellement ? »

Joe haussa les épaules. « Comment veux-tu que je le sache ? Sur quels critères me fonder ? Je me souviens au jour les histoires auxquelles tu crois le plus intimement, les histoires qui déterminent tes actes mais le fait même de les raconter modifie ta façon de croire, place certains éléments en lumière et change ta personnalité. Je sape mon travail en l'accomplissant.

— Eh bien, sape-le avec moi et raconte-moi la vérité.

— Je n'en ai pas envie.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis dans ton histoire. »

À cet instant, Alvin s'exprima plus sincèrement qu'il n'en avait l'intention. « Alors, nom de Dieu raconte-la-moi, parce que, moi, je ne sais fichtre pas qui tu es ! »

Joe retourna vers son siège et s'assit. « Je suis Goneril et Regan, parce que tu m'as obligé à jouer le mensonge que tu voulais entendre ; je suis Œdipe, parce que tu as fixé mes chevilles ensemble et que tu m'as abandonné sur le flanc d'une colline pour préserver ton propre avenir.

— Je t'ai plus aimé que la vie.

— Tu as toujours eu peur de moi, papa. Comme Lear, tu craignais que je ne m'occupe plus de toi quand je serais encore vigoureux et toi affaibli par l'âge ; comme Laios, tu redoutais que ma puissance te rejette dans l'ombre. Alors tu m'as mis sous ta coupe ; tu m'as arraché à ma vraie place.

— J'ai passé des années à t'instruire...

— À m'instruire afin de faire de moi pour toujours ton ombre, ton élève, tandis que la seule chose que j'aimais vraiment était celle qui devait me libérer de toi – les histoires.

— Des inventions parfaitement ridicules !

— Pas plus ridicules que la fiction à laquelle tu crois, toi : ton histoire de petites cellules d'ADN, ta fable selon laquelle il existerait une réalité qui puisse être perçue objectivement. Non, mais quelle idée de s'imaginer pouvoir voir par des yeux inhumains, sans interprétation ! C'est ainsi qu'on voit les pierres, sans interprétation, parce que sans interprétation il n'y a pas vision.

— Permits-moi d'être déjà au courant de ça au moins, dit Alvin en s'efforçant de ressentir le mépris qu'il avait mis dans sa voix. Je n'ai jamais prétendu être objectif.

— Scientifique : voilà le mot clé. Était scientifique ce qui était vérifiable, et tu ne m'as jamais laissé étudier que ce qui pouvait se vérifier. L'ennui, papa, c'est que rien de ce qui est important dans le monde n'est vérifiable. Ce qui fait de nous ce que nous sommes est infiniment ténu, fragile, comme une toile d'araignée rongée et retissée chaque jour. Je ne pourrai jamais voir par tes yeux, et pourtant je ne peux voir que par ceux de tous les conteurs d'histoires qui m'ont appris à regarder. C'est ce que tu m'as fait, papa : tu m'as interdit d'écouter d'autre histoire que la tienne. C'était ta réalité à laquelle je devais adhérer, ta fiction que je devais croire. »

Alvin sentit son passé se dérober sous ses pieds. « Si j'avais su que ces comédies étaient importantes à ce point pour toi, je n'aurais jamais...

— Tu le savais, qu'elles étaient importantes, le coupa Joe d'une voix glaciale. Autrement pourquoi te serais-tu cassé la tête à me les interdire ? Mais ma mère m'a trempé dans l'eau, tout entier sauf le talon, et j'ai reçu tout le pouvoir dont tu essayais de me dépouiller. Maman n'était pas Griselde, vois-tu ; elle a refusé de tuer ses enfants pour l'amour de son mari, et quand tu m'as exilé elle t'as exilée aussi. Nous avons vécu les histoires ensemble tant que nous sommes restés libres.

— Comment ça ?

— Jusqu’au jour où tu t’es installé à la maison pour faire mon instruction. Avant, nous étions libres ; nous mettions en scène toutes les histoires que nous pouvions – sans toi. »

Alvin eut aussitôt à l’esprit l’image grotesque de Connie en train de jouer *Boucle d’Or et les trois ours* tous les jours pendant des années. Malgré lui, il éclata de rire, d’un rire sec et qui ne dura pas.

Joe se méprit – à moins qu’il ne comprît très bien. Il saisit le poignet de son père et le serra si fort qu’Alvin eut peur : Joe était plus fort qu’il ne le pensait. « Grendel sent la main de Beowulf sur ta tête, murmura Joe, et il se dit : “J’aurais peut-être mieux fait de rester chez moi ce soir. Je n’ai pas faim que ça, finalement.” »

Un instant, Alvin tenta de récupérer son bras, mais en vain. Que t’ai-je fait, Joe ? s’écria-t-il en lui-même. Puis il se détendit et s’abandonna à l’histoire. « Raconte-moi ce que révèlent les cartes sur moi, s’il te plaît. »

Sans lâcher son père, Joe commença. « Tu es Lear, et ton royaume est vaste. Ta vie tout entière est façonnée de telle manière que tu vivras éternellement dans la pierre et dans les mémoires. Ton rêve est de créer la vie. Tu as cru que je pourrais être cette vie-là, aussi malléable que les petits mondes que tu fabriques avec l’ADN ; mais, dès l’instant de ma naissance, tu as eu peur de moi : tu ne pouvais pas me découper et me recombinaisonner comme tous tes animalcules. Du coup, tu as craint que je ne vole les épées de ton sépulcre, tu as craint de devenir le père de Joseph Bevis alors que tu voulais que je sois pour toujours le fils d’Alvin Bevis.

— J’étais jaloux de mon fils, c’est ça ? fit Alvin en s’efforçant de prendre un ton sceptique.

— Comme le rat qui dévore ses nouveau-nés parce qu’il sait qu’un jour ils contesteront sa suprématie, oui. C’est le plus vieux schéma comportemental du monde, une histoire plus vieille que l’invention des crocs.

— Continue, c’est passionnant. » Je refuse de me sentir concerné.

« Tous les conteurs savent comment elle s’achève ; chaque fois qu’un père essaye de modifier l’avenir par la mainmise sur ses enfants, elle se termine de la même façon : ou bien les enfants mettent à mentir, comme Goneril et Regan, et feignent d’être devenus ce qu’il désirait, ou bien ils disent la vérité, comme Cordelia, et le père les rejette. J’ai voulu dire la vérité, mais ensuite maman et moi t’avons menti ; c’était beaucoup plus facile et ça m’a permis de survivre. Elle était Grimpeur et elle m’a sauvé la vie. »

Jocaste, Laios et Œdipe. « Je vois où ça nous mène, dit Alvin. Je te pensais assez intelligent pour ne pas croire à ces fadaïses freudiennes sur le complexe d’Œdipe.

— Freud était persuadé de raconter l’histoire de toute l’humanité alors qu’il ne racontait que sa sienne propre ; néanmoins, ce n’est pas parce que le complexe d’Œdipe n’est pas valable pour tout le monde qu’il n’est pas valable pour moi. Mais ne t’inquiète pas, papa ; je ne suis pas obligé de te prendre au coin d’un bois pour te prendre ton trône.

— Je ne m’inquiète pas. » C’était un mensonge, un euphémisme véridique.

« Laios est mort parce qu’il ne voulait pas laisser passer son fils sur la route.

— Passe sur la route que tu voudras.

— Et je suis le Diable. Maman et toi habitiez l’Éden avant que j’arrive ; à cause de moi, vous avez été jetés dehors, et maintenant vous êtes en enfer.

— C'est merveilleux comme tout s'emboîte bien !

— Pour réaliser ton rêve, il te fallait me tuer avec ton histoire. Quand tu m'aurais vu étendu par terre avec tes épées dans le dos, alors seulement tu aurais eu la certitude que ton sépulcre ne craignait rien. Quand tu m'aurais exilé sur un bateau sur lequel je ne pouvais pas vivre, alors seulement ton danger aurait été écarté, croyais-tu. Mais je suis l'Enfant à la trompe et le bateau m'a transporté rapidement dans mon véritable royaume.

— Rien de tout ça ne provient de l'ordinateur, intervint Alvin ; ça sort tout droit de tes rancunes d'adolescent, d'ailleurs parfaitement normales ; on en passe tous par là. »

Joe resserra sa prise sur le poignet de son père. « Je ne suis pas mort, je ne me suis pas étiolé ; tu détiens mon pouvoir, aujourd'hui, et tu n'es pas en sécurité. Ta maison est brisée, maman et toi êtes précipités du haut dans votre destruction et tu le sais comme moi. Pourquoi être venu me consulter si ce n'est que tu te savais en train de te faire anéantir ? »

Alvin essaya de tourner encore une fois l'histoire de Joe en dérision mais il n'y parvint pas ; Joe avait transpercé bouclier et armure et l'avait pourfendu de la gorge jusqu'au cœur. « Au nom du Ciel, Joe, comment y mettre fin ? » Il avait tout juste réussi à s'empêcher de crier.

Enfin, Joe desserra sa poigne ; le sang se remit à circuler dans le bras d'Alvin, douloureusement, il avait presque l'impression de pouvoir en mesurer le flux dans ses artères calibrées. « Il y a deux moyens, dit Joe ; mais un seul qui te permette de te sauver. »

Alvin regarda les cartes à l'écran. « L'exil.

— Il te suffit de t'en aller. Va-t'en quelque temps ; laisse-nous tranquilles un moment. Laisse-moi passer sur la route, cesse de vouloir commander, cesse de vouloir m'imposer ton histoire, et ensuite nous verrons ce qui a changé.

— Oh, comme c'est bien trouvé : un fils qui divorce de son père ! Ça risque d'être difficile, non ?

— Ou la mort : la délivrance, l'accomplissement de tes rêves. Si tu meurs maintenant, tu n'es plus vaincs, comme Laios finit par abattre Œdipe. »

Alvin se leva. « C'est du mélodrame de bas étage. Personne ne va mourir dans cette histoire !

— Alors pourquoi trembles-tu comme une feuille ?

— Parce que je suis furieux, voilà pourquoi ! s'exclama Alvin. Je suis furieux de la façon dont tu as décidé de me voir ! Je t'aime plus qu'aucun autre père de ma connaissance n'aime son fils, mais toi, tu préfères me voir sous un jour sinistre ! Plus cuisant que la dent d'un serpent...

— *Plus cuisant que la dent d'un serpent est d'avoir un enfant ingrat ! Va-t'en, va-t'en !*

— *Le Roi Lear*, n'est-ce pas ? Tu m'as fourni ton fichu scénario et voilà que je récite les répliques ! »

Joe eut un étrange sourire de sphinx. « Mais c'est une bonne réplique de sortie, non ?

— Joe, je n'ai pas l'intention de m'en aller ni de tomber raide mort à tes pieds. Tu m'en as dit beaucoup ; comme tu l'as précisé toi-même, pas la vérité, pas la réalité, mais ta façon de voir les choses ; ça m'est précieux de savoir comment tu perçois la situation. »

Joe secoua la tête d'un air désespéré. « Papa, tu ne comprends pas. C'est toi qui as placé ces cartes sur l'écran, toi tout seul ; mon tirage à moi est complètement différent – complètement différent, mais pas meilleur.

- [read Helter Skelter: The True Story of the Manson Murders pdf, azw \(kindle\)](#)
- [download online Between Heaven and Here](#)
- [Fatal Remedies \(Commissario Brunetti, Book 8\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [click \*The Tao of Health, Sex, and Longevity: A Modern Practical Guide to the Ancient Way\* pdf, azw \(kindle\), epub](#)
  
- <http://anvilpr.com/library/Mossad--The-Greatest-Missions-of-the-Israeli-Secret-Service.pdf>
- <http://econtact.webschaefer.com/?books/The-Dark-City--The-Last-Apprentice-Series--Book-2-.pdf>
- <http://anvilpr.com/library/Fatal-Remedies--Commissario-Brunetti--Book-8-.pdf>
- <http://thermco.pl/library/The-Tao-of-Health--Sex--and-Longevity--A-Modern-Practical-Guide-to-the-Ancient-Way.pdf>